

L'ART ET LA FOI

par

Dominique PONNAU

Séance du 2 décembre 2015

Parler de l'art quand on ne le pratique pas, est-ce possible ? N'est-ce pas un leurre ? Voire une imposture ? Pourtant, nombreux sont ceux qui parlent de l'art, écrivent sur l'art, sans avoir jamais su même les rudiments de quelque technique artistique que ce soit. N'est-ce pas le cas de nombreux philosophes, historiens, sociologues, théologiens ? Et n'avez-vous pas souvent, Messieurs, Mesdames, dans votre noble compagnie de l'Académie des beaux-arts, entendu des personnes de cette sorte tenir des discours sincères, des propos convaincants ? Mais il peut arriver que le langage lui-même relève de l'art, n'est-ce pas ? Et surtout, oserai-je dire, s'il a quelque tonalité poétique ? La poésie est peut-être, sous une forme ou une autre, à sa manière, membre de la famille des arts ? Mais cela m'est-il donné ? Je ne sais. Ce serait alors mon seul titre à vous parler ce soir, car je n'ai pas d'autre art du « faire » que celui de parler, et d'écrire un peu. De plus, je sais trop bien que ceux qui parlent aisément de l'agir artistique ne sont pas toujours ceux qui le pratiquent le mieux. Or vous avez invité ce soir un homme de parole, je veux dire de mots, et d'écriture. Vous seriez-vous trompés en l'honorant ainsi ? Je pose la question sincèrement, je vous assure. D'autant que vous êtes allés encore plus loin. Non seulement vous m'avez invité à parler de l'art, mais, sachant combien m'importent, non seulement les questions artistiques, mais aussi les questions de spiritualité, vous m'avez laissé vous proposer la formulation la plus périlleuse de ce thème : « l'art et la foi ». Car il semble bien que je sois responsable du choix de ce titre !

« Art et spiritualité » eût été déjà un sujet difficile. Mais « l'art et la foi » ! Qu'est-ce que la foi ? Certains d'entre vous, qui me connaissent, seront sans doute surpris que je m'interroge ainsi sur la légitimité de parler de la foi. Surtout s'ils découvrent combien, en fait, je me sens hésitant à évoquer l'adhésion que l'on me suppose – peut-être en vérité, d'ailleurs – à la foi, surtout à la foi entendue comme foi en Dieu, et, s'agissant d'un chrétien, à la foi chrétienne. Même en évitant, j'espère, les écueils de l'indiscrétion, de l'indécence peut-être, à évoquer un sujet si intime, que pourrai-je dire qui ne blesse personne ni ne me trahisse moi-même ?

La foi... Oserai-je vous le confier, au moment d'écrire pour vous ces lignes, je ne sais plus trop ce que c'est que la foi ! La foi vivante ne s'apparente-t-elle pas, d'un intime apparemment, aux flux et aux reflux des vagues sur la mer, à leurs creux, à leurs crêtes, à leur trahison parfois, alors même que, jusque dans le naufrage, elles ne cessent d'être belles, fût-ce d'une tragique beauté ?

Alors, pris que je suis, presque emprisonné, dans l'angoisse de ne pas parler avec justesse d'un sujet si grave, si essentiel, que pourrais-je bien dire de juste, d'à peu près juste, selon l'exactitude aléatoire de toute vraie justesse il me semble, et donc du moins faux qu'il me soit possible, du lien, s'il existe, entre l'art et la foi ?

Sur ce thème, je me risque ce soir, en tremblant, à interpréter devant vous, ou plutôt en votre compagnie, une partition qui m'est personnelle, mais je ne désespère pas qu'elle ne retentisse peut-être en vous, selon les musiques qui sont propres à chacun de vous. J'essaierai seulement, afin de vous en faciliter la résonance, de limiter autant que faire se pourra les fausses notes, sachant, ou plutôt pensant, éprouvant que ce qu'il y a de plus faux en musique n'est pas la note la plus éloignée de la note juste, mais celle qui en est la plus proche, et qui, précisément parce qu'elle en est la plus proche, rend un son fêlé insupportable. Le plus insupportable son d'un cristal n'est-il pas la fêlure la plus légère, la plus invisible atteinte à sa justesse ?

Une image me vient à l'esprit, qui pourrait évoquer une analogie lointaine avec ce que j'essaie de dire et qui prend forme en moi peu à peu, ou plutôt, peu à peu, en moi, esquisse une forme. Je ne crois pas être malhonnête en avançant que le plus intime de l'émotion artistique se situe au plus secret, au plus charnel de l'œuvre d'art, c'est-à-dire en sa consistance même, et qu'en cette consistance de l'art vibre l'éventualité de sa contemplation, c'est-à-dire la communion de la distance et de l'identité. Distance du regard contemplatif, identité de ce regard et de l'œuvre contemplée, demeure de l'altérité au plus intime, au plus essentiel de l'union. Altérité abolie en la contemplation, et ressentie, souvent jusqu'à la douleur, dans la plénitude inachevée, perpétuellement inachevée, de l'union. La contemplation de l'art me semble participer au mystère le plus profond de la vie, celui de l'union des corps et des âmes dans l'amour.



Si je contemple une *Infante* de Velázquez, après un certain temps en lequel s'apprivoise le silence de notre communion, ma tendresse émerveillée pour ce jeune visage, toujours vivant aujourd'hui bien qu'il ait été peint il y a quatre cents ans, pour ce regard où, grave, resplendit l'éternité fugace de nos jours si brefs, pour ces bras et ces mains de porcelaine vive, sans doute peu à peu me perdrai-je – ou plutôt, m'y perdant, m'y trouverai-je en m'abandonnant – dans la texture des étoffes, des moires, des velours, des tons, des couleurs, des lumières, des ombres, et peut-être ne saurai-je plus s'il s'agit de l'océan d'une robe ou de l'océan d'un mystère où prend pleinement part celui qui contemple (sans couper le fil de sa propre singularité, au fond, quoi qu'il désire, inaltérable), devenant lui-même un élément de ce mystère contemplé. *L'Infante* et le regard qui la contemple ne font plus qu'un, mais le charme, l'enchantement de leur amoureuse unité se vit d'autant plus intensément qu'infranchissable demeure le seuil de leur douloureuse dualité.



On peut certes se fondre et comme s'anéantir dans la contemplation de l'objet aimé, sans y parvenir tout à fait, mais assez pour éprouver l'illusion d'une fusion absolue. Ainsi le film de Hitchcock *Vertigo* fait-il plonger le spectateur dans la fusion de la jeune femme fascinée devant le portrait d'une ancêtre en qui elle se reconnaît trait pour trait, au point de croire qu'en elle cette aïeule s'est réincarnée. La fusion, la confusion se fait péril, péril de mort. Car cette aïeule attire, attire irrésistiblement sa descendante vers l'abîme où elle l'a précédée. Mais de quels fils est tissé cet abîme ? Est-ce d'être ou est-ce de néant ?

Le mari de la jeune femme appelle à l'aide une ancienne relation : un détective habile à démêler le faux du vrai, qu'un accident tragique a rendu acrophobe et qui n'exerce plus son métier. Cet homme est beau. Il est sensible. Persuadé de suivre la jeune femme, il s'éprend d'elle. Il se dévoue pour elle, se voue entièrement à elle et à son salut. Il en vient à risquer pour elle d'en perdre le sien. Avec la vie. On ne comprend qu'à l'extrême fin que cette femme n'est pas l'épouse, mais une simulatrice engagée par l'homme qui a entraîné le détective dans cette aventure. Ils se sont tous deux servis de celui-ci et de ses vertiges pour déguiser l'assassinat de la femme légitime et, au besoin, entraîner leur pigeon dans la mort. Tous deux, à l'instigation du mari, se sont joués de lui. La jeune femme radieuse et mélancolique est une menteuse. Criminelle ? Non. Pas au même degré. Elle a pleinement participé à la tromperie mortelle ourdie par son employeur. Seulement, chemin faisant, elle s'est elle-même éprise de celui qu'elle trompe.

Chemin faisant... Entre-temps – et c'est tout l'enjeu du film –, le piège dans lequel cet homme est tombé s'est aussi refermé sur nous, spectateurs, entrés dans la substance du mystère comme en un vertigineux miroir. Avec cet homme, autant que lui, comme transportés en lui, nous avons contemplé au musée le portrait si ressemblant auquel s'est identifiée la jeune femme. C'était bien elle qu'elle contemplait en cette vérité tissée de mensonge. Elle s'y contemplait elle-même, et non pas une aïeule inventée, son prétendu sosie spirituel et charnel, supposée morte depuis cent ans et supposée revivant en elle, pour la faire revivre en soi.

En réalité, elle contemplait sciemment en sa véritable image une géniale tromperie destinée à plonger cet homme dans le vertige, quitte à lui faire courir le risque de l'abîme et de sa propre mort, pourvu que l'on pût croire qu'elle s'y serait précipitée elle-même, alors qu'y fut vraiment précipité par son employeur le cadavre de l'épouse déjà assassinée ! La noirceur est là au plus épais, au plus opaque de ses propres ténèbres.

Mais le piège s'est aussi refermé sur la jeune simulatrice. L'amour véritable est entré dans son cœur. Serait-ce qu'en ce cœur un rai de lumière, même faible et brumeux, se soit alors glissé ? Quel retour peut-il attendre d'une victime qui, dans les ultimes images, vient de découvrir l'atroce vérité ? Cette femme trompeuse a été elle-même jouée. Qu'eût-elle pu attendre d'autre qu'un désespoir sans remède ? Je ne sais pas. Mais son amoureux détrompé la poussera elle-même, sans vouloir sa mort mais sans pouvoir la sauver, dans le précipice mortel. Le rai de lumière a été étouffé.

Mais de qui donc était le portrait trompeur ? De Hitchcock ? Sans doute ! Mais, plus que d'un peintre, la signature du tableau et du film entier n'est-elle pas celle d'un plus dangereux artiste ? Hitchcock s'est-il ici vertigineusement moqué de nous ? Ne croit-il ni à Dieu ni à diable,

ce cinéaste génial, catholique au demeurant, à qui l'on doit, dans *La Loi du silence*, le plus beau film jamais tourné sur le secret inviolable de la confession ? Je me demande si, derrière la jeune femme complice, derrière même celui qui la manipule, il n'y a pas une origine plus secrète, celle du Diviseur, du « père du mensonge », du singe moqueur de Dieu, du diable en un mot, inconcevable si l'on élimine Dieu. Et cette origine, cette source, ne la connaissons-nous pas ? Ne serait-elle pas dans notre propre complicité avec le mensonge et les démons qui nous habitent ? Hitchcock, sans la moindre préoccupation prosélyte bien sûr, ne nous invite-t-il pas, comme tout grand artiste, à nettoyer en nous les écuries d'Augias ?



Quelle place a donc, ici et ailleurs, la vérité dans l'art ? Y a-t-elle une place ? Tout n'y est-il que prestiges, vertiges, « apparences trompeuses », séduction maléfique ? L'art échappe-t-il à la beauté fallacieuse des « jardins d'Armide », dont l'inventeur, Le Tasse – « l'inventeur » au sens vrai du mot, qui ne signifie pas « créateur », mais « découvreur » des trésors gisant au fond des mers de nos fantasmes –, dont l'inventeur, dis-je, suppliait le Grand Inquisiteur de Bologne, moins cruel envers lui qu'il ne l'était lui-même, et bien plus raisonnable selon les plates évidences de notre supposée raison, de l'exorciser, de l'incarcérer, et qui sait, pire peut-être ? L'inquisiteur essaya au contraire d'apaiser le poète, de le libérer de ses scrupules et de ses terreurs. Ce fut en vain. Le Tasse, dans sa folie, folie indubitable pourtant, ne se montrait-il pas là, jusque dans l'excès maladif de sa conscience coupable, peut-être plus sage que les sages, selon le monde, fût-il le monde inquisitorial ? N'allait-il pas, par la profondeur abyssale de son interrogation sur l'art, aussi loin, plus loin peut-être, que le grand Dostoïevski lui-même, dans la radicale mise en question de ce que nous appelons – abusivement je crois – la « création » artistique et dans la perception tragique de notre incertitude sur un possible rapport de l'art à la vérité ?

Il faut peut-être, au moins est-ce ainsi que je crois penser, être animé d'un sens extrêmement profond de l'enjeu artistique, de son retentissement dans l'ordre métaphysique, il faut être, je crois, artiste au plus intime de l'être, pour s'interroger là-dessus avec une exigence aussi terrible.

Périlleuse est, je crois, l'entrée sur la scène de la vérité, car périlleuse, j'en suis sûr, est la beauté. L'angoisse me saisit quand je pense à cela ; et j'y pense souvent. Et souvent il m'advient de souhaiter m'endormir, de souhaiter m'endormir dans les immenses linceuls des vagues, rouleaux gigantesques, réguliers, terribles, mais maternels et mugissants berceaux, où l'on pourra songer, comme y aspire le Baudelaire de « La mort des pauvres », et murmurer avec lui :

C'est la Mort qui console, hélas ! et qui fait vivre ;
 C'est le but de la vie, et c'est le seul espoir
 Qui, comme un élixir, nous monte et nous enivre,
 Et nous donne le cœur de marcher jusqu'au soir ;

À travers la tempête, et la neige, et le givre,
C'est la clarté vibrante à notre horizon noir ;
C'est l'auberge fameuse inscrite sur le livre,
Où l'on pourra manger, et dormir, et s'asseoir ;
C'est un Ange qui tient dans ses doigts magnétiques
Le sommeil et le don des rêves extatiques,
Et qui refait le lit des gens pauvres et nus ;
C'est la gloire des Dieux, c'est le grenier mystique,
C'est la bourse du pauvre et sa patrie antique,
C'est le portique ouvert sur les Cieux inconnus !

J'envie souvent Ulysse, au chant V de l'*Odyssée*, quand, las de se battre contre le naufrage et l'abîme toujours victorieux des eaux, il se laisse emporter par les houles et, enroulé dans les voiles divins de la déesse à l'écharpe d'arc-en-ciel, il perçoit que, loin de l'entraîner par le fond, elle le jette amoureusement, comme ferait une mère accouchant de son fils, sur les rives bienveillantes de Phéacie où l'accueille à son réveil le sourire de Nausicaa.



Pourtant je me reprends. Je consens, par-delà mes doutes, à faire confiance à ce que j'éprouve si profondément. Quand la beauté me fait signe, je crois à sa vérité et lui réponds d'un sourire. Non que la beauté épuise la vérité. Tout au contraire ! Et ceci est son mystère : la vérité que révèle la beauté est infiniment au-delà d'elle, au-dessus d'elle ; et pourtant elle demeure en elle. La beauté, qui sans doute peut tromper et trompe souvent, n'a jamais, en son essence, la tromperie. La « beauté du diable » existe certes, mais comme illusion. Séduction. Conduite hors du droit chemin. La beauté est périlleuse. Certainement ! Mais invitant à la traversée du péril, franchement, courageusement. Comme Orphée quand il perd Eurydice. Oui, il la perd vraiment ! Et sa perte, quand il la perçoit, n'est pas sans charme. Avec quelle grâce, quelle profondeur Monteverdi, Gluck, nous le font-ils entendre ! Poussin, dans le tableau du Louvre, nous laisse pressentir quelle sera sa douleur quand, baissant les yeux sur sa jeune épouse blessée à mort par le serpent, il abandonnera les rêves de beauté enchanteresse dans lesquels, aux accents de sa lyre, levant au ciel son regard extasié, charmé par sa musique mélodieuse, il s'était emprisonné lui-même. Si belle ait été la musique de sa lyre, c'était une musique trompeuse. La musique de vérité, s'il se fut libéré de lui-même, il l'eût entendue dans le cri strident d'Eurydice, qui fit se retourner l'humble pêcheur, mais auquel Orphée, enchaîné par ses propres charmes, était resté sourd. La musique de sa lyre sonnait faux en sa justesse même. Elle va sonner juste, vraiment juste, quand, à la recherche de son épouse, il traversera l'horreur des enfers, ne se laissera épouvanter ni par les danses furibondes, ni par les hurlements des larves, des furies, mais peu à peu, par la douceur de ses accents, calmera les monstres obscurs, les apprivoisera, les persuadera de lui ouvrir, apaisés pour un temps, les chemins lumineux des Champs élyséens, où

il retrouvera la jeune épousée et l'entraînera pour un temps à le suivre sur les sentiers du jour. Mais pour un temps ! Pour un temps seulement. Si c'eût dû être pour l'éternité, il lui eût fallu, au cours du ténébreux retour à la lumière, résister aux tentations des satisfactions de l'amour par l'ascèse d'un plus grand amour.

Qu'Eurydice ait ou non, à la suite d'Orphée, retrouvé le jour par la grâce d'un « happy end » consolant, présent du dieu Amour – les légendes les plus profondes nous déconseillent de le croire –, l'ultime fin d'Orphée sera tragique. Inconsolable de l'absence, irrémédiable cette fois, d'Eurydice, il se dérobera à toutes les séductions de toutes les déesses, et les plus éprises d'entre elles, les bacchantes, prises de fureur, lui lacéreront tout le corps, le décapiteront, jetant sa tête à la mer, laquelle, on le sait, aujourd'hui encore, sur la crête des vagues, chante au gré des vents un chant d'une douceur infinie.



Ainsi la beauté, la vraie beauté, ne succombant pas à la tentation, toujours présente, de se lover sur elle-même, se hausserait toujours vers sa source, la vérité, au terme sans fin d'une ascèse très douloureuse. Ne ferait-elle pas écho à la nostalgie inguérissable de Phèdre, quand elle murmure à l'inaccessible Hippolyte :

Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue
Se serait avec vous retrouvée, ou perdue.

Phèdre, la Phèdre de Racine, « une chrétienne à qui la grâce a manqué », dit-on en 1677 dans les milieux jansénistes. Terrifiante conception, hétérodoxe et néanmoins très haute, de la toute-puissance de Dieu, Dieu de miséricorde dit-on, mais demeurant le « Dieu jaloux », qui fait grâce à qui Il veut, exclut de la grâce qui Il veut, laissant l'homme à l'incapacité radicale de faire son salut par lui-même, sans que l'on sache le moins du monde pourquoi tel reçoit la grâce salvatrice, et pourquoi tel autre, malgré son désir, sombre vers l'envers de Dieu, dans l'enfer donc !

Si profond soit mon amour de Racine, auquel je ne préfère aucun autre poète, je me sens ici peut-être plus proche de Baudelaire qui lui doit tant, quand, à la fin du poème « Les Phares », il s'adresse à Dieu en ces vers :

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

Plus proche encore suis-je sans doute des plus grands musiciens – mais Racine, Baudelaire, Shakespeare, Virgile, Sophocle, Le Tasse, Dante, Cervantès... ne sont-ils pas les plus hauts interprètes de la symphonie divine ? Pourtant, j'aime à citer Jean-Sébastien Bach, qui voyait en sa musique, en toute musique, une hymne de louange montant vers l'Éternel ; Mozart, dit-on,

s'exclamait la nuit : « Mon Dieu, je te remercie, parce que tu m'as créé ! » ; Beethoven, qui notait en 1823 dans ses *Carnets intimes* : « S'approcher toujours plus de la Divinité, pour répandre (par l'Art) son rayonnement sur le genre humain, il n'est rien de plus haut. »



Oui, l'art est beau en son essence, il est bon en son essence, en son essence il est vrai. Il illustre la vérité de l'affirmation de nos ancêtres spirituels grecs : *Kalon kagathon*, « Ce qui est beau est bon. » En la beauté-bonté resplendit la vérité. Beauté, bonté, vérité constituent peut-être trois noms de l'Un, non ceux que les chrétiens nomment ainsi quand ils proclament le mystère de l'unité de Dieu en sa Trinité, mais en lesquels ils peuvent aussi l'adorer, comme peuvent peut-être l'adorer eux aussi, ou au moins la vénérer, ceux qui ne partagent pas le nom que les chrétiens lui donnent. Le mystère dans lequel nous tous, vivants, sommes plongés, mystère duquel nous tous, êtres humains, au nom de tous les vivants du Cosmos, avons à célébrer le culte, ce mystère n'excède-t-il pas infiniment toutes les définitions dans lesquelles nous voudrions l'enclorre ? Mais pour autant nos mots, nos pauvres mots pour le suggérer sont-ils vains ? N'expriment-ils pas, chacun selon son mode, un aspect de la vérité qui, tremblante comme scintillent les étoiles innombrables, souriante de « l'innombrable sourire de la mer », se laisse capter, sans rien perdre de sa liberté infinie, par les petits pêcheurs de perles que nous sommes ?

L'art est-il le seul interprète de cette louange ? Non ! La liturgie cosmique se chante par d'autres voix encore que celles de l'art. Gandhi, mère Teresa ne furent pas des artistes. Mais le saint roi, prophète, poète, musicien David les eût certainement accueillis dans la liturgie du Temple qu'édifia le roi Salomon son fils !

Il n'en demeure pas moins que l'art, en tant que diaconie de la beauté, bonté, vérité, a une mission essentielle dans la perpétuation de la mémoire vive et dans le renouvellement perpétuel de la louange. « Que ma prière devant Toi s'élève, comme un encens, et mes mains pour le Sacrifice du soir », chantent les voix monastiques chaque jour. Nulle nécessité de penser que l'on prie pour s'associer à ce chant. Les oiseaux de saint François le pensaient-ils ? Les houles mordorées du Couchant le savent-elles ? Chacun, où qu'il soit, d'où qu'il vienne, d'Afrique, d'Amérique, d'Asie, d'Europe, d'Océanie, quel qu'il soit, dans sa culture, sa religion, son irréligion, a part à cette symphonie de l'amour infini. Encore faut-il qu'il veuille bien consentir à aimer, à gager que, nonobstant la rage de « l'Ennemi de l'homme » et l'embrigadement de ses recrues, la cause de la vie l'emportera.

Mais tout n'est pas dans tout. La belle demeure de l'Universel, à la construction de laquelle nous avons la mission d'apporter notre pierre, n'est pas un lieu indéfinissable et sans mémoire de tohu-bohu, de chaos, de violence, de brouhaha. C'est un lieu d'harmonie, où chacun doit reconnaître et honorer sa place dans l'espace et dans le concert.

Nous autres, vivant en Europe, en France, pétris que nous sommes de cette culture chrétienne splendide, fruit de l'inspiration biblique, grecque et romaine, incomparable terreau du génie

humain, qu'a enfantée en deux mille ans la foi en Jésus-Christ, et qui, j'en suis sûr, malgré l'éclipse d'aujourd'hui et les menaces qui la cernent, demeure féconde pour l'avenir, nous ne pouvons – et nous ne devons pas ! –, quelles que soient nos convictions ou nos incertitudes respectives, oublier, encore moins renier cette filiation. Et cette filiation ne nous interdit pas l'ouverture du cœur et de l'esprit aux nouveaux venus parmi nous. Au contraire, elle nous invite, elle nous invite plus que jamais, car en son essence elle est généreuse, à reconnaître le Visage par excellence, le Visage mystérieux qui s'est révélé à nous, en tout visage expressif de l'humanité universelle, selon la multiplicité infinie des reflets de la Grâce. Celle-ci se révèle toujours, de quelque manière qu'elle se révèle, dans l'amour. « Je suis née pour l'amour, non pour la haine », dit la jeune fille Antigone.

Antigone est aussi jeune, aussi belle, aussi courageuse, aussi inspirante aujourd'hui qu'il y a deux mille cinq cents ans. Plus inspirante même, s'il se peut, en ce temps, en cette ville de Paris, où vient de grimacer la haine. Ce n'est point pour la haine que nous sommes nés, même ceux qui la répandent, c'est pour l'amour. Ce n'est point pour semer la mort, mais pour sauver la vie. L'auteur de toute vie, qui est Lui-même la Vie en Personne, nous le demande. Sachons, de quelque manière que ce soit, en le nommant ou sans le nommer, l'écouter et le suivre. Pour ce, suivons le flambeau d'Antigone, chantons la gloire de sa lumière, *philon phaos* !, en de multiples cantiques de louange, reconnaissons-le dans le visage de l'*Infante* autant que dans celui du *Roi lépreux*, celui du Cambodge et celui du Golgotha (n'est-ce pas le même, au fond ?), vénérons-le dans les calvaires bretons et les saints de Champagne. C'est la leçon d'amour que nous ont transmise nos pères. Montrons-leur qu'ils n'ont pas œuvré en vain. Et si nulle image de l'Infini ne nous sied, contemplons-Le sans autre image de Lui que celle du reflet de son Ciel dans l'eau de notre terre.

